

Vieux souvenirs d'un jeune porteur de journaux

Par Gaston MARIN

Il peut paraître insolite de venir devant un auditoire habitué aux évocations d'un lointain passé, aux descriptions de vestiges, de monuments, à la remémoration de vieilles coutumes, à des rappels historiques, de venir, dis-je, évoquer une tranche de vie, vieille à peine de trois quarts de siècle.

La justification de ma communication réside dans le fait qu'il s'est écoulé depuis les belles années de la « Belle Époque », c'est indéniable, plusieurs siècles ! Les règles de notre société ne sont donc pas enfreintes, car nous allons nous transporter loin, très loin en arrière.

Le petit porteur de journaux qui va entrer en scène, vous l'avez deviné, bien sûr, c'est votre serviteur. J'ai quitté l'école à douze ans parce que le destin, déjà, m'avait frappé cruellement. En 1894, alors que j'avais à peine huit ans, j'eus la grande douleur de perdre mon père, qui était ouvrier menuisier. Les circonstances dans lesquelles j'appris sa mort sont assez douloureuses. Afin que je ne sois pas présent au moment de l'ultime séparation, on m'avait envoyé chez une grand-tante habitant le quartier des Cordeliers. Où étaient mes frères ? l'aîné âgé de dix ans, le troisième, mon cadet, âgé de six ans, je n'en ai pas souvenir.

Toujours est-il qu'en ce premier avril 1894, j'étais au long des marronniers et de la Vaucouleurs, quand une lavandière arrivant au lavoir me cria en m'apercevant : « Qu'est-ce que tu f... là, toi, tu ne sais donc pas que ton père est mort !... » Le langage populaire a parfois de ces brutalités... Alors je pris mes petites jambes à mon cou et c'est de toute leur vitesse que je gravis la double côte de la rue des Martraits. Sur la scène qui suivit et qui est encore présente à ma mémoire, jetons le voile de l'oubli, car elle fut pénible...

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 09/06/1969, puis publiée sous cette référence :

MARIN (Gaston), *Vieux souvenirs d'un jeune porteur de journaux*. Le Mantois 20 — 1969 : Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois » (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1^{er} trim. 1970, p. 29-36.

Pour la bataille de la vie voici donc une femme, une mère, restée seule avec trois jeunes enfants. C'est dire qu'ils devront travailler dès que ce sera possible.

En 1897, j'eus la chance d'être reçu au certificat d'études. Cela me permettra le quinze octobre de l'année suivante à un peu plus de douze ans d'entrer dans une librairie mantaise au triple titre de commis, d'apprenti relieur et de porteur de journaux. L'horaire du travail est assez dur. Il faut être là, été comme hiver, à sept heures du matin pour ouvrir la boutique. À onze heures et demie, départ pour le déjeuner, retour à midi et demi. Le soir, une heure pour le dîner, de six heures trente à sept heures trente. La libération définitive n'aura lieu qu'à neuf heures et demie du soir. Défense de tirer les volets et de poser boulons et barres de fermeture avant d'avoir entendu sonner la demie, à l'horloge, toute proche, de l'hôtel de ville. Le collier est enfin déposé et les mains dans les poches, sifflant comme un perdu à travers les rues noires de la ville, où une seule trouée se remarque, rue Thiers, à la pharmacie Avril, qui n'est pas encore fermée, elle, je regagne ma vieille rue Boutin où les miens habitent déjà depuis plus d'un siècle. La journée a été longue, j'ai le droit maintenant à une nuit de repos, jusqu'à ce qu'il y soit mis fin le lendemain entre cinq et six heures par le bruit fait sur son billot par le charcutier dont le laboratoire se trouve juste au-dessous de ma chambre.

Pour rester dans la vérité, il faut dire que j'eus beaucoup de mal à m'habituer à ces douze heures et demie de travail journalier, trop lourdes tout de même pour mes jeunes et faibles épaules. C'est avec un peu de tristesse que je constatais que mes camarades ayant opté à la sortie de l'école pour les métiers manuels, le commerce, ou le bureau, terminaient leur journée à six, ou au plus tard, à sept heures. Et qu'ils avaient une journée entière de liberté, le dimanche, alors que je ne disposais, moi, que de trois ou quatre heures l'après-midi.

Je souffrais de ce manque de liberté et les premiers temps, plus d'une fois, je demandais à ma mère de briser ce carcan vraiment trop pesant. À chaque fois elle me répondait invariablement: «Mais rends-toi compte mon pauvre gars, que tu gagnes quinze francs par mois et combien cela m'aide pour vous donner à manger!» Ce n'était que trop vrai, hélas! Puis l'habitude, cette seconde nature, aidant, mes réclamations s'apaisèrent.

Elles disparurent complètement au premier janvier 1899. Ce jour-là, mon patron, sans doute satisfait de mes services et aussi de mon honnêteté, qu'il avait bien à tort mise à l'épreuve, en déposant de temps à autre

sur le parquet du magasin une pièce d'argent de dix ou vingt sous, me donna comme étrennes un louis de vingt francs ! Une pièce d'or ! Ajoutez à cela qu'un certain nombre de clients (pas tous, c'eût été trop beau) de ma tournée de journaux me donnaient quelques sous en échange du calendrier du « Petit Journal » et du « Petit Parisien », que ces journaux leur offraient ; qu'il y avait encore à récolter quelques pièces auprès des clients importants de la librairie, à l'occasion de la remise du calendrier de la maison, à la confection duquel j'avais participé par le collage de la reproduction de vues du vieux Mantes, dont il était généralement orné, et vous aurez une idée du pactole qui se déversa, pour alimenter la caisse familiale.

Cet afflux de pièces d'or, d'argent, et de bronze, au total au moins trente-cinq francs, me donna définitivement conscience de la nécessité, pour contribuer à nous élever mes frères et moi, de rester dans la place. Tout comme ma mère, je trouvais qu'elle « rapportait ». Ces étrennes inespérées tout au moins dans leur étendue, permirent notamment à ma mère de prendre un « bon » de cent francs chez Dufayel, pour nous chausser et nous acheter des vêtements. Le tout, après un premier versement de cent sous ou de dix francs, payé à tempérament, vingt ou quarante sous par semaine.

En ce temps-là, les journaux arrivaient en gare de Mantes-Embranchement vers huit heures et demie du matin. Pour la maison où j'étais employé, c'était un apprenti de l'imprimerie associée à la librairie qui allait les chercher et les véhiculait en brouette jusqu'au magasin de la rue Nationale. Aussitôt arrivés, un peu avant neuf heures, il fallait les plier, car à cette époque, la plupart et notamment ceux qui constituaient la plus grosse vente : « le Petit Journal » et « le Petit Parisien » étaient livrés à plat, c'est-à-dire qu'aucun pli n'était effectué. À la longue on acquérait une certaine habileté et, pour mon compte, malgré une grave infirmité du bras gauche, que j'ai traînée toute ma vie, lorsque je fus bien entraîné, j'arrivais à plier mes cinq cents à l'heure. Cette spécialité me valut, vers mes vingt ans, d'aller tous les samedis, le soir, après ma journée, rue de Metz, où il était imprimé, plier le journal « l'Étincelle » et de récolter ainsi, et ce n'était pas mal payé, une pièce de cinquante centimes pour l'heure que j'y consacrais et qui était la bienvenue pour renforcer la « pièce » du dimanche.

Ma tournée préparée, mon sac bourré de journaux, je me munissais de la trompette que j'avais réclamée comme indispensable (c'était plutôt pour faire du bruit, car s'agissant de portage elle n'était guère nécessaire), je me

coiffais d'une casquette portant en lettres d'argent «le Petit Journal» et en route à travers la ville.

À propos de ma «tenue», je sautais un jour sur l'occasion d'en conserver le souvenir. De temps à autre «le Petit Journal» et «le Petit Parisien» (c'était entre eux une lutte farouche dans tous les domaines) offraient à leurs lecteurs, en prime gratuite, un bon pour un portrait. Je me souviens, qu'usant de cette faculté, je me fis photographe avec sac, casquette et trompette. Je regrette bien vivement que cette photo n'ait pas été conservée. Comme il me plairait de revoir mes débuts ainsi consacrés dans «la Presse»!

Quels étaient les journaux qu'on lisait à cette époque? Il en est peu qui ont résisté à l'usure du temps et à la Libération, presque tous ont disparu! Nous étions en pleine affaire Dreyfus, c'était l'époque des grandes luttes politiques qui ne retrouvent pas leur équivalence, dans les temps présents. La «Gauche», comme la «Droite», avaient de nombreuses feuilles à leur disposition. On ne se ménageait pas. Les plumes étaient acérées et le talent pas marchandé à ceux qui les trempaient dans l'encrier, d'où de redoutables polémiques.

Tous les quotidiens paraissaient aussi le dimanche. La plupart étaient vendus cinq centimes, sauf «le Figaro» que dirigeait Calmette, dont on se souvient de la fin tragique; «le Gaulois», aux destinées duquel présidait Arthur Meyer, à qui sa qualité d'Israélite repentí valut bien des sarcasmes; «le Temps» dirigé par Hébrard. Pour ces trois feuilles vendues quinze centimes, nous n'avions qu'un seul client, achetant «le Figaro» (que de chemin parcouru depuis ce temps lointain par le «Journal du Rond Point»!). Un seul client, mais de marque: le Procureur de la République, qui venait lui-même le chercher au magasin, tous les matins.

Comme il m'en imposait cet homme, sanglé dans sa redingote, la canne à la main, coiffé d'un «haut-de-forme», des joues bien pleines sur lesquelles se déroulaient des «pattes» alors fort à l'honneur dans la magistrature. Je l'entends encore, devant le magasin, répondre d'un sonore «bonjour garde!» à un gendarme le saluant militairement. Comme cela impressionnait le petit bonhomme que j'étais alors! Je savais, parce que mon patron était son propriétaire, qu'il louait pour deux mille quatre cents francs l'an, la jolie propriété située à l'angle de la rue de Strasbourg et de la rue d'Alsace, à laquelle un grand jardin est attenant. On le disait très riche parce qu'on lui connaissait, entre autres, un titre de rente 3 % de cent mille francs!

Laissons cet important personnage local bavarder avec mon patron et continuons notre rencontre avec les titres des journaux de la « Belle Époque ». À gauche, il y avait « l'Aurore », avec la collaboration de de Pressenssé, Octave Mirbeau et du fameux polémiste Urbain Gohier, « l'Aurore » qui pouvait tirer gloire de la publication du retentissant « J'accuse » d'Émile Zola; « l'Intransigeant », avec, à sa tête, l'ancien déporté, le redoutable Henri Rochefort, qui donna, plus tard une orientation différente à sa feuille; « la Lanterne » de Victor Flachon, farouchement anticléricale; « la Petite République » dont Jaurès était l'un des directeurs politiques et Gérauld-Richard, le rédacteur en chef. Jaurès devait, dans la suite, fonder « l'Humanité ». Notons encore, toujours à gauche, « le Radical », dont le nom indique la tendance, pour l'époque assez avancée et aussi « le Rappel » sensiblement de même nuance.

À droite, on pouvait lire « l'Autorité », que marquait de la sienne Paul de Cassagnac, le père de notre Saint-Granier; « l'Éclair », assez lu dans le clan militaire, et auquel collaborait Ernest Judet; « la Libre Parole », avec Édouard Drumont, journaliste de classe et farouche antisémite; « le Soleil », « la Patrie » avec Massard comme directeur et Millevoeye, qui fut député de Paris, comme collaborateur. La « Patrie » organe du « nationalisme intégral », était un journal du soir tout comme « la Liberté » de Berthoulat. On notait encore comme quotidien du matin « la République », directeur politique Jules Méline, qui fut Président du Conseil et qui, parce que sous son ministère le pain de quatre livres passa de onze à douze sous ou de douze à treize sous, fut surnommé « Méline pain cher ».

J'ai cité « le Soleil ». Deux anecdotes à son sujet. J'avais deux clients à qui je portais ce quotidien: un vieux pharmacien de la rue Nationale, assez original, ayant la prétention de changer la dénomination de certaines choses ou objets, qui choquait sans doute ses oreilles. Sachant où le bât le blessait, je le taquinais parfois en lui parlant de queues de cerises. Il me rabrouait alors assez sèchement en me répondant qu'on ne devait pas dire des queues de cerises, mais bien des « manches » de cerises! De même, il avait une dent contre les contrevents, qu'il fallait appeler des « trevents ». Le succès ne couronna pas ses efforts de transformation linguistique. Mon deuxième client pour « le Soleil », était une vieille dame, habitant en étage, au numéro 61 de la rue Nationale. Je ne la voyais que pour le paiement mensuel, par contre, ce que je rencontrais tous les mercredis, jour du marché, c'était un camelot vendant du tissu au sol, à la porte de l'immeuble, et qui m'accueillait invariablement quand je sortais le journal de mon sac, par un sonore et chantant: « Demandez « le Soleil », journal royaliste et

clérical! ». Nous étions en pleine affaire Dreyfus et le camelot était un Israélite....

Existaient encore à cette époque et vendus aussi cinq centimes: «l'Évènement», «le Journal» et aussi «l'Écho de Paris». Ce dernier publiait de délicieuses chroniques rimées, signées de Franc-Nohain, père de notre national Jean Nohain. Ces trois journaux étaient plutôt des feuilles littéraires, sauf «l'Écho de Paris» à qui la politique n'était pas étrangère.

Les polémiques, stimulées par «l'affaire» étaient, répétons-le, fort violentes entre les feuilles de «gauche» et celles de «droite» et des journalistes de classe rompaient des lances sans se ménager. On descendait même jusqu'aux attaques personnelles. Un jour, Gérauld-Richard de la «Petite République» ayant été traité de «Zéro-Froussard» par Drumont, de «la Libre Parole», ce dernier qui avait une forte jolie barbe, se vit appeler «Barbe à poux».

Les clients me payaient soit journallement, soit à la semaine, soit au mois. Ces deux dernières catégories me valaient le dimanche et en fin de mois, de toucher quelques sous de pourboire, trois ou quatre en fin de semaine, sept ou huit en fin de mois. C'était insuffisant pour contenter ma soif, si je puis dire, de chocolat. Alors, cela se passait comme pour ma mère avec Dufayel, j'achetais souvent à crédit, en faisant ma tournée, des tablettes de chocolat à un sou, du «Georges Menier» pour préciser. Mon fournisseur était la mère d'un camarade de classe, tenant une petite fruiterie-épicerie, avenue de la République. Le mercredi, même manège, auprès d'une marchande de marrons, place Saint-Maclou, mais là, la dépense était du double. Consommateur honnête, tous les dimanches je réglais mes fournisseurs qui n'eurent jamais l'occasion de m'assigner devant le juge de paix!

J'avais, je l'ai dit, une trompette, dont je l'ai dit aussi, j'aurais pu me passer. Comme je ne voulais tout de même par la laisser se rouiller, dans les quartiers excentrés, j'en usais. J'essayai sans succès «le Roi Dagobert», mais où ma trompette rendait, c'était dans l'imitation de la trompe d'automobile. J'obtenais presque la perfection en soufflant et en aspirant alternativement dans l'instrument. Il y avait très peu d'autos alors, mais il y en avait tout de même, si bien que le mécanicien de la rue du Chemin-de-Fer entendait la musique que je faisais en passant devant son magasin, accourait de son atelier pour répondre à ce qu'il croyait être l'appel d'un automobiliste en détresse! L'expérience dura peu, car au terme de deux ou trois, je faillis recevoir, si je n'avais pas eu de bonnes jambes, le châtiment

mérité par ma musique intempestive. Mon patron, au surplus, fut avisé et me pria de cesser mon solo de trompe!

De toutes les feuilles dont j'ai parlé, «le Petit Journal», et «le Petit Parisien» étaient, et de fort loin celles ayant le plus de lecteurs. Ils étaient les deux mastodontes de la presse française, lus surtout par la grande masse du peuple des villes et des campagnes et la petite bourgeoisie.

Le «Petit Journal» était, malgré tout, en tête. Un fait devait survenir et intervertir l'ordre des facteurs. Le «Petit Journal» avait pris nettement position contre le condamné de l'Île du Diable, tandis que «le Petit Parisien» était dreyfusard. Il en résulte une assez sérieuse désaffection des lecteurs du «Petit Journal» au profit du «Petit Parisien».

Chose qui paraissait anormale, «le Petit Journal», malgré la forte baisse du nombre de ses lecteurs, continuait à tirer plus d'un million d'exemplaires, mais avec un «bouillonnage» exorbitant. Ses dépôts centraux recevaient le même nombre de journaux. Si bien qu'à la maison où j'étais employé, il était envoyé journalièrement trois cents exemplaires, alors qu'il n'en était réellement vendu qu'à peine deux cents. L'explication que j'entendais donner sur cet énorme bouillonnage, était que la feuille que dirigeait Marinoni, un technicien de l'imprimerie qui inventa les puissantes rotatives portant son nom, avait des contrats de publicité portant sur un tirage de plus d'un million d'exemplaires. Une baisse dans le tirage eût pu amener leur révision ou leur résiliation.

Cet excès de «bouillon», trois mille exemplaires au moins et en plus les invendus des autres feuilles, me mettaient mensuellement dans l'obligation, pour leur acheminement à la gare de la petite vitesse, d'emprunter, auprès d'un distillateur, grand ami de mes patrons, une voiture à bras et le renfort d'un apprenti de l'imprimerie pour m'aider à pousser la carriole, dans la côte de l'avenue de Magnanville.

J'ai fait connaître le nombre d'heures de travail auquel en semaine, j'étais journalièrement astreint: douze heures et demie. Dès le début, je luttais pour que la demi-heure finale, en attendant que le coup de gong de la demie de neuf heures sonnât à l'horloge de l'hôtel de ville, soit, par moi, consacrée au repos, en fait à la lecture. Ma patronne trouvait toujours quelque travail à me faire exécuter au cours de ces ultimes trente minutes. J'opposai la plus extrême mauvaise volonté à lui donner satisfaction. Ma tenacité fut récompensée et bientôt je pus consacrer cette tardive fin de journée à jeter un coup d'œil sur les journaux et les périodiques illustrés,

ces derniers à l'inverse des quotidiens, étant extrêmement moins nombreux qu'aujourd'hui.

Un jour, je découvris dans « la Petite République » - j'avais quinze ou seize ans - un fort beau poème - du moins le jugeais-je ainsi - de Clovis Hugues, qui lâcha à un moment donné la lyre pour la politique en se faisant élire député socialiste de Paris. Ce poème a pour titre « Le cri d'un révolté ». Je le revois, en feuilleton, à la « deux », il portait en exergue: « À déclamer pour la propagande ». Comme si à ce moment-là j'avais eu l'intuition que quelques années plus tard je ferais partie de « la Lyre Man-taise » et aurais ainsi l'occasion de monter sur les planches, malgré sa longueur - sa déclamation dure cinq bonnes minutes - je l'appris par cœur. Il soulevait un sujet hardi pour l'époque mais qui, aujourd'hui, commence à être pris au sérieux dans tous les milieux. C'est le cri d'un homme se demandant devant les malheurs qui, de toutes parts l'assaillent, pourquoi un père, qui buvait, l'avait fait mettre au monde. Je dus, malgré tout le réserver pour la « consommation intérieure » et jamais je ne le déclamai en public.

Je ne puis résister au désir d'en donner quelques rimes prises dans le corps du texte, les voici :

Au bord des sentiers creux pleins de vagues murmures
Les vignes, se tordant comme des serpents verts,
Présentaient la rondeur des grappes presque mûres
Au fécondant baiser des larges cieux ouverts!
Eh bien! l'auriez-vous cru, papillons d'or, abeilles,
Insectes bruns cachés sous le pampre vermeil
C'était un être humain qui poussait au soleil
Dans le jet glorieux des grappes et des treilles!

Que nous étions loin avec des vers si harmonieusement martelés, de ceux de ce brave Déroulède, dont j'avais été gavé à la communale!

Je lisais parfois un article du « Temps » (« le Monde » d'aujourd'hui) que j'étais loin de toujours comprendre car je reviens là à mes douze ou treize ans. Nous ne recevions, le soir, qu'un seul exemplaire de ce journal, bien rarement vendu. Je jetais aussi un coup d'œil sur d'autres journaux politiques et je connus ainsi, à un âge où d'autres ne s'en préoccupaient guère, les péripéties de l'affaire Dreyfus. Mais ma préférence allait aux périodiques illustrés: au « Rire », au « Journal amusant » dont les légendes restaient souvent pour moi, un secret, de même les histoires du Colonel Ronchonot. Je me régalaïs des jolies photos d'actualité de « l'Illustration » qui fut longtemps considéré comme le plus beau journal français illustré,

et aussi du « Monde Illustré ». J'aimais brouter dans les suppléments illustrés du « Petit Journal » et du « Petit Parisien ». Je revois dans le premier nommé ce brave Clemenceau, alors accusé d'être à la solde de l'Angleterre, représenté jonglant avec des sacs de livres sterling et aussi la mort armée de sa faux s'emparant du « Petit Sucrier », le tringlot multimillionnaire de Vernon. Dans ces deux suppléments, la première et la dernière page étaient consacrées, avec des dessins assez violemment coloriés, aux événements d'actualité, aux « beaux crimes ». J'ai lu en totalité ou partiellement dans l'un des deux grands quotidiens, les célèbres romans populaires que furent « La Porteuse de pain » et « La Pocharde ».

Une série de dessins humoristiques qui m'est restée en mémoire, c'est une page entière parue en 1900, dans le journal « le Journal » je crois, qui était un quotidien littéraire. Un Parisien avait, à l'occasion de l'Exposition Universelle, invité à faire un séjour chez lui, ses cousins de province. Les uns étaient du Midi, les autres de Bretagne. Le Parisien poussa le sacrifice jusqu'à leur laisser la jouissance totale de son appartement et alla coucher à l'hôtel. Un matin quand il revint à son domicile, il en trouva toutes les pièces saccagées, les meubles, la vaisselle étaient brisés et les cousins portaient des pansements. Comme il s'enquêrait des motifs de ce vandalisme et de ce pugilat, il reçut l'explication suivante: les cousins du Midi étaient dreyfusards, les autres anti-dreyfusards! C'était là une explication un peu outrée, bien sûr, mais qui en disait long sur la division des Français qu'avait fait naître cette longue et pénible affaire.

À propos de l'affaire Dreyfus, « l'affaire », comme on disait, j'éprouvais un jour une déception bien cruelle. C'était pendant le procès de Rennes. Tous les jours, depuis le début de ce fameux procès devant la juridiction militaire de la capitale bretonne, qui se termina ni par un oui, ni par un non, « le Petit Journal » faisait une édition du soir rendant compte des débats et que je vendais dans les rues de Mantes, avec, cette fois, pour annoncer mon passage, le concours justifié de ma trompette. Le journal mentionnant le verdict, devait naturellement amener une vente exceptionnelle. L'envoi devant être fortement augmenté, j'avais demandé à un camarade, qui aurait avec moi partagé mon pourcentage, de m'accompagner et de rouler sur une brouette, les numéros destinés à me réassortir.

Nous étions donc tous les deux à la gare de Mantes-Station pour l'arrivée du train, savourant à l'avance le plaisir que nous allions avoir de gagner quelques sous supplémentaires. Le train stoppé, nous nous portâmes devant le wagon du conducteur, qui me remettait d'ordinaire le sac de journaux. Hélas! ce dernier avait disparu. J'appris plus tard qu'un concu-

rent déloyal, qui revenait tous les soirs avec le conducteur, avait escamoté notre envoi qui fut retrouvé en gare de Rosny, le lendemain.

Mon copain et moi, lui roulant la brouette, moi, la trompette en berne, nous rentrâmes en ville l'oreille bien basse, la mine bien consternée.

Une journée que j'avais plaisir à voir prendre place au calendrier, c'était celle de la Foire aux Oignons. En plus du pittoresque qu'elle apportait à la ville, elle était pour moi une journée bénéfique.

Au tout début de l'après-midi devant le magasin, on déposait sur un étal improvisé, agendas, calendriers et almanachs de l'année nouvelle. Comme je touchais cinq pour cent de guelte sur la vente, je n'ai pas besoin de décrire le zèle que je déployais pour sa réussite.

Je donnais de la voix, dame! fallait voir: «Demandez les agendas, les calendriers pour l'année nouvelle, les almanachs nouveaux sérieux et rigolos!» Tel était le slogan (le mot était alors inconnu, je crois) que je répétais constamment pour attirer le chaland. Le jour où malheureusement, il pleuvait, je me serais presque mis à l'unisson du ciel. La recette variait en fonction du temps, mais il n'était pas rare qu'elle oscillât entre cinquante et soixante francs, ce qui n'était pas si mal étant donné le modeste prix de vente des articles.

Parmi les almanachs, dont certains étaient censés prédire le temps pour toute l'année à venir, il y avait le «Mathieu de la Drôme», vendu si mes souvenirs sont exacts, en deux éditions, à trente et à cinquante centimes, et l'un de leurs concurrents, le «Mathieu Lansberg». Il y avait aussi «le Gros Bavard», très épais en effet, mais court de format, vendu six sous. Existaient encore d'autres almanachs où la gaudriole était à l'honneur. Puis venait l'imposant «Vermot», temple du rire et du calembour. Il était vendu un franc cinquante, tout comme le très sérieux et instructif «Almanach Hachette».

Aux clients qui s'approchaient de mon étal, je faisais l'article, cherchant à convaincre les braves gens de la campagne, de la nécessité de posséder un «armonar» comme certains disaient. J'avais assez de bagout et l'improvisation, sinon juste, du moins facile. À une brave femme j'expliquai que si le pain était nécessaire, au foyer, pour la nourriture du corps, l'almanach, lui, l'était autant pour la nourriture de l'esprit! Ni plus, ni moins... Je me souviens qu'un jour, en entendant de pareils propos pour la première fois, le fils et la fille de mes patrons, qui étaient sur le pas de la

porte, rentrèrent précipitamment, pour laisser s'épanouir la crise de rire dont ils avaient été pris!

Le petit porteur de journaux aurait encore beaucoup d'autres souvenirs à sortir de son sac, mais il croit être parvenu au stade de son récit où, décemment, le coup de frein doit être donné. Peut-être même, à votre gré, s'est-il laissé trop entraîner, le convoi a-t-il trop roulé?

De toute façon, soyez assurés que c'est le cœur d'un jeune adolescent, d'un gamin même, qui n'a cessé de s'exprimer tout au long de cette narration, écrite au gré du souvenir. Il espère, ce gamin, avoir réussi à vous intéresser. S'il n'en était pas ainsi, il solliciterait votre clémence en vous demandant de vous rappeler qu'aux enfants il est beaucoup pardonné!